

J'ai souvent pensé à toi, cette année, Bastian. Je crois que tu m'as manqué. Notre histoire m'a manqué. Et je me suis demandé, en atterrissant à Berlin, comment j'allais te retrouver. Parce qu'évidemment, je ne pensais qu'à ça – te retrouver.

Peut-être étais-je prête à l'accepter maintenant : cet amour plus serein dont tu parlais, moins passionné. Peut-être parviendrais-je à me hisser jusqu'à ta foutue sagesse.

Paris m'avait au moins appris ça : il était hors de question de te perdre. Tout sauf ça.

L'avion a freiné avec violence et j'ai serré les deux pages du dictionnaire, tu me manques, impossible de résister à ça, quand est-ce que tu avais bien pu trouver l'occasion de l'écrire ? Juste avant mon départ, à l'évidence, la dernière fois où tu es venu dans mon petit studio de Prenzlauer Berg, pendant que je prenais ma douche, après avoir fait l'amour, tu as dû ouvrir le petit volume posé sur mon sac de voyage et tu as choisi les mots douce et français.

— Pourquoi tu quittes Berlin aussi longtemps ?

C'était la veille de mon départ. Je n'ai même pas relevé, comme persuadée par principe que tu ne pensais pas un mot de cette plainte discrète.

Ce matin, les deux pages serrées sur mon ventre, je me suis demandée ce que j'allais retrouver à Berlin.

Peut-être que je t'avais manqué.

Peut-être que tout n'était pas fini, si calme et agonisant comme je l'avais cru.

Sitôt rentrée à Prenzlauer Berg, j'ai appelé à ton bureau.

— Je voudrais parler à Bastian Fried, s'il vous plaît. De la part de Anna.

Il y a eu un silence au bout du fil.

— Herr Fried ne travaille plus ici.

Je me suis liquéfiée.

Voilà ce qui arrivait : je te laissais seul un an et tu quittais ton agence...

— Vous savez où je peux le joindre ?

La secrétaire a toussé ; un souffle de gêne.

— Herr Fried est décédé il y a six mois, mademoiselle.